



**Recension de C.-B. AMPHOUX et J. ASSAËL (dir.),
Philologie et Nouveau Testament. Principes de
traduction et d'interprétation critique, coll. Héritages
méditerranéens,
Guillaume Bady**

► To cite this version:

Guillaume Bady. Recension de C.-B. AMPHOUX et J. ASSAËL (dir.), Philologie et Nouveau Testament. Principes de traduction et d'interprétation critique, coll. Héritages méditerranéens,. 2019, pp.273-279. halshs-03059006

HAL Id: halshs-03059006

<https://shs.hal.science/halshs-03059006>

Submitted on 24 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



COMPTE RENDU

C.-B. AMPHOUX et J. ASSAËL (dir.), *Philologie et Nouveau Testament. Principes de traduction et d'interprétation critique*, coll. *Héritages méditerranéens*, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2018, 330 p., EAN 9791032001899.

On ne risque pas l'ennui à lire ce volume, qui présente (sans le dire nulle part, curieusement) les actes du colloque « La philologie biblique devant les difficultés du Nouveau Testament », organisé au Centre Paul-Albert Février, à Aix-en-Provence, les 27 et 28 novembre 2014.

Pour commencer, la préface et l'introduction, délibérément polémiques, et non exemptes de maladresses, ne peuvent laisser indifférent. Certes, opposer philologues et théologiens n'est pas absolument sans pertinence, même si c'est un combat qui date plutôt d'il y a plusieurs siècles : les exégètes et théologiens actuels, de quelque bord qu'ils soient, ne sont pas tous – comment le leur reprocher ? – des philologues de profession. À cet égard il est sûrement moins de théologiens qui ignorent au moins l'existence de variantes dans le texte biblique que de lecteurs qui font mine de croire que les textes édités dans la *Patrologie* sortent tout droit du calame des Pères... Plus sérieusement, l'enseignement de la critique textuelle de la Bible est depuis assez longtemps dans les cursus de formation théologique ou même biblique un parent pauvre qu'il convient de défendre avec plus d'ardeur que jamais au vu du recul des langues anciennes dans nos écoles. Rappeler encore, après l'héritage d'Érasme, le rôle de Schleiermacher comme père de l'herméneutique moderne est très bienvenu. Prétendre, en outre, que le sens des textes « d'Homère, d'Euripide ou de Platon [...] est sans aucun doute bien mieux établi » que celui du Nouveau Testament peut à la rigueur faire sourire. Mais de là à présenter comme un fait nouveau que « les philologues s'emparent » de « la littérature néotestamentaire » ! C'est comme scier la branche de l'arbre pluriséculaire sur laquelle on est assis, en niant la richesse de la philologie antique et médiévale et la dépendance directe des modernes à leur égard. Et c'est comme croire – l'opinion est commune aujourd'hui – que la critique textuelle de la Bible a tout bonnement commencé avec Richard Simon. Sans compter que, comme le montre C.-B. Amphoux, la philologie moderne elle-même n'est pas irréprochable.

Il faut tout de même reconnaître un certain humour dans la juxtaposition, à quelques pages d'écart, d'un avis diamétralement opposé à celui des propos introductifs. Au sujet de « la critique textuelle du Nouveau Testament dans les correctoires du XIII^e siècle », objet de la première contribution du recueil, Gilbert Dahan défend en effet « la richesse de leur documentation et la connaissance des langues anciennes (hébreu, grec) dont ils témoignent ». Avant de louer Hugues de Saint-Cher, lequel était étrillé p. 5 (et implicitement p. 9, avec un doublet de référence à 4 pages de distance), il poursuit (p. 17-18) : « Tout aussi important est que leurs auteurs élaborent une méthode, sans doute moins complexe que le *Manuel de critique verbale* de Louis Havet – mais tout aussi efficace. De la sorte, mon insistance sur le fait que la critique textuelle de la Bible naît (ou plutôt se développe) au XIII^e siècle me paraît tout à fait légitime et il me semble que les travaux de ces correctoires l'emportent en rigueur sur ceux des humanistes du XVI^e siècle et ne pâlisent pas devant la philologie du XIX^e et du XX^e siècle ». Et l'éminent chercheur d'argumenter en un exposé qui, comme les 15 autres du colloque, justifie tout l'intérêt de ce volume, par la richesse des points de vue et la pertinence des exemples.

Dans une contribution tout à fait fondamentale, Christian Bernard Amphoux à son tour met salutairement « les pieds dans le plat » en dénonçant « la double imposture des éditions imprimées du Nouveau Testament grec », à savoir l'identification de l'édition d'Érasme en 1516, puis de Westcott et Hort de 1881, comme un *textus receptus* présenté comme le texte original du Nouveau Testament ; il est repris dans les éditions aujourd'hui courantes par Aland : « Là encore, explique C.-B. Amphoux (p. 37), le texte du Vaticanus l'emporte et élimine les dernières variantes plus anciennes encore présentes dans les éditions précédentes. Au bout du compte, il s'agit de convaincre l'utilisateur que le texte original du Nouveau Testament grec est bien là, alors que le texte édité est pour l'essentiel celui d'une révision du début du IV^e siècle. L'imposture est complète. » Suit une démonstration magistrale, appuyée sur une foule d'exemples pris à *Marc*. C.-B. Amphoux conclut en appelant de ses vœux, contre un texte unique et éclectique, une « édition plurielle » et synoptique du Nouveau Testament : celle-ci présenterait ainsi, en privilégiant chaque fois un manuscrit, un état du texte alexandrin (avec le Vaticanus), un état du texte byzantin (avec notamment l'*Alexandrinus*), un état du texte « occidental » (avec le Codex de Bèze en particulier) ; un exemple est même fourni avec le *Notre Père* de Lc 11,2-4. Comment ne pas s'accorder avec un tel son de cloche ? L'éclectisme méthodique inspiré de Lachmann, en effet, ne semble pas opérant non plus pour nombre de textes patristiques dont la transmission, pareillement, « ne s'est pas faite sur la base de la rédaction finale de chaque écrit, mais sur celle de ses révisions ». Dans ces conditions, est-ce la fin du texte unique et original ? Après l'imposture de la philologie, s'agit-il à présent de sa défaite ? Loin de là : les efforts, en France, mais aussi à l'étranger, n'ont jamais été aussi intenses pour mieux rendre compte non seulement du texte antique, mais aussi de son histoire.

À partir de « deux exemples d'intertextualité entre Matthieu et l'Ancien Testament visibles dans les variantes du Codex de Bèze (Mt 26,55 et 28,8) », Laurent Pinchard montre bien quant à lui les intertextes et les enjeux des récits de l'arrestation de Jésus et des femmes au tombeau, à la lumière d'Ez 8,1 et d'Is 48,20.

David Pastorelli se place pour sa part en terrain éminemment théologique avec « Le Monogène en Jn 1,18 : 'Dieu' ou 'Fils' ? Contribution à l'histoire du texte à partir d'un nouvel examen des témoins patristiques » : une ample et remarquable enquête, passant en revue Héracléon et Origène, Théodote et Clément ainsi que Ptolémée, Irénée et Tertullien, l'Égypte, la Palestine, la Cappadoce, la Syrie hellénophone, l'Occident... Pour répondre à la note 93, p. 93, disant qu'« une édition critique serait bienvenue », il est désormais loisible de consulter, en ce qui concerne du moins le Commentaire johannique de Cyrille d'Alexandrie, l'apparat critique du livre I dans l'édition de Bernard Meunier (*Sources Chrétiennes* 600, 2018, p. 572 ; voir aussi son introduction, p. 35), qui, tout en attestant aussi la variante, conforte la leçon (ὁ μονογενὴς θεός, jugée en conclusion par D. Pastorelli comme « la plus ancienne » et « aussi la plus difficile ». Les deux dernières phrases de l'article, très significatives, sont à souligner (p. 103) : « La recherche à la base de cette étude montre l'importance décisive des citations patristiques quand celles-ci sont soigneusement replacées dans leur contexte. Les négliger revient à renoncer à écrire l'histoire du texte. »

La contribution d'Étienne Nodet, « Deux variantes de Marcion : Lc 7,18 & Ga 2,1 », dépasse de loin l'anecdote pour s'interroger plus fondamentalement : « Il faut s'étonner qu'il y ait trois évangiles synoptiques, ou plutôt qu'après des siècles d'étude on ne soit pas parvenu à établir clairement comment ils dépendent les uns des autres. Non seulement la restitution d'un évangile primitif n'aboutit pas, mais encore les théories sur leur formation, même très élaborées, sont insatisfaisantes » (p. 107). Il aboutit à cette première conclusion : « Les textes de Marcion, même incomplètement rétablis, constituent le témoignage le plus ancien (avant 150) et le plus long d'une forme de Lc et des lettres de Paul. Mais cela ne signifie nullement que cette forme soit 'l'original' » (p. 115). Les deux exemples majeurs qui sont pris ne sont pas négligeables. É. Nodet souligne ainsi les difficultés posées par la variante lucanienne concernant les rapports entre Jean Baptiste et Jésus, et entre leurs successeurs respectifs ; concernant la leçon brève de Ga 2,1, il met au jour la « clarification » de la « chronologie étrange » du récit biographique de Paul, tout en pointant du doigt les zones d'ombre qui demeurent sur la préhistoire du texte. L'hypothèse exprimée p. 127, disant du concile de Nicée, peut-être de manière trop affirmative, qu'il « a certainement été le moteur d'une révision générale du NT, comme facteur d'unification de l'Empire », fournit elle aussi de quoi stimuler le débat.

L'article suivant fait passer à une deuxième partie, toujours en critique textuelle, mais censément plus axée sur les commentaires patristiques que sur des études de variantes.

En premier lieu, Jean Reynard s'attaque à une question incontournable, « le problème de la finale de Marc », « qui ne fait pas s'arrêter l'évangile sur l'effroi des femmes, mais sur la réalisation missionnaire ». Là encore, après un rappel concernant la tradition directe, l'investigation dans la tradition indirecte, concrètement dans les textes apocryphes et patristiques, est extrêmement riche ; loin de s'en tenir à un pur examen textuel, on appréciera aussi qu'il aborde systématiquement l'exégèse de chaque occurrence et leur contexte, souvent polémique – soit face aux gnostiques, soit face aux païens –, avec un tournant très net au IV^e siècle : la finale se diffuse dès lors plus largement, mais avec beaucoup plus d'évidence chez les Latins que chez les Grecs.

Christian Boudignon examine ensuite « Le Notre Père de Luc chez les Pères de l'Église et la demande de l'Esprit », qu'il expose aussi dans l'introduction des *Homélies sur le Notre Père* de Grégoire de Nysse (*Sources Chrétiennes* 596, Paris 2018, p. 149-155). Il s'agit de la « fameuse variante » de la deuxième demande : « Que ton Esprit saint vienne (sur nous) et qu'il nous purifie ». Origène, Cyrille d'Alexandrie, le Nyssène, Évagre, Maxime le Confesseur, Marcion, Tertullien et Augustin sont successivement convoqués : forme primitive ou variante liturgique ? C. Boudignon aimerait se laisser tenter, avec A. von Harnack, par la première option ; belle « épreuve », en tout cas, pour le textualiste !

Régis Burnet, développant à son tour plusieurs de ses études, pose la question : « Thaddée ou Lebbée ? Comment se nomme le 10^e apôtre ? » Tentant d'expliquer la disparition de « Lebbée » dans les éditions modernes, il adopte volontairement une démarche à contre-courant, négligeant en amont le *Urtext* pour regarder vers l'aval, chez les Pères de l'Église. Après le constat d'une « double postérité » et de l'impossibilité qu'il y aurait à trancher, il ouvre avec raison une perspective plus large (p. 189), celle de « la fécondité de ne pas se cantonner aux manuscrits et de s'engager dans une véritable prise en compte de l'histoire des lectures du texte pour aider à l'établissement d'un texte qui deviendra du coup nécessairement polyphonique. En effet, la question qui gouvernera l'établissement du texte ne sera plus 'quel est le meilleur état d'un hypothétique texte d'origine ?', mais 'quel est le meilleur état des textes que les chrétiens ont véritablement lu ?' »

Dans la troisième partie, les commentaires patristiques sont envisagés plutôt sous l'angle de la critique littéraire. Jacqueline Assaël aborde pour commencer la « pneumatologie de la vie et de la mort dans 2 Co 4,10-15, à propos de l'expression 'la nécrose de Jésus' » : les options de traduction et d'interprétation, appuyées sur une étude lexicale, sont exposées avant que soit dégagée la « logique paulinienne », comprise explicitement dans la ligne de la Réforme : « Paul ne saurait revendiquer la gloire et le mérite d'une mortification volontaire » (p. 204). Nul doute que le mot νέκρωσις, entendu non comme un aspect physique, mais comme un « phénomène de stérilisation, de pétrification, des vertus procurées par l'énergie divine », gagne ici un éclaircissement bienvenu.

Gilles Dorival, traitant « les difficultés présentes dans le Nouveau Testament selon la tradition alexandrine », étudie ensuite la péricope du « jeune homme » riche chez Origène (après Clément), les généalogies de Jésus chez Julius Africanus, le début et la fin des Évangiles chez Eusèbe de Césarée : tous sont très intéressés par les variantes, mais loin de vouloir aboutir à un texte unique, ils traitent et respectent chaque rédaction pour elle-même. Doit-on comprendre que le plaidoyer pour un texte polyphonique qui parcourt ces études peut s'autoriser des Alexandrins eux-mêmes ?

La prise en compte plénière des variations et des évolutions d'un texte est manifeste encore dans le dossier que livre pour sa part Laurence Mellerin sur « Les versions synoptiques du *logion* sur le blasphème contre l'Esprit (Mt 12,31-32 et //). Approches bibliques et patristiques ». Après un rappel des points d'accord et de divergence entre les synoptiques, plusieurs approches philologiques sont menées, puis des approches contextuelles, examinant notamment les présupposés théologiques en jeu, avant un dépouillement des quelque 300 citations ou allusions du *logion* dans le corpus patristique des cinq premiers siècles. L. Mellerin conclut, en s'inspirant d'Augustin lui-même, que « c'est seulement en continuant à se confronter à la difficulté des textes scripturaux, tels qu'ils se présentent dans leur pluralité, sans rien en changer ni laisser de côté, que l'on peut unifier et valider les intuitions de cette réception ».

Sous un angle aussi bien rhétorique qu'exégétique et pastoral, Pierre Molinié démontre quant à lui à travers trois exemples l'intérêt des « récapitulations bibliques chez Jean Chrysostome », comprises comme sommaires non seulement dans la péroraison, mais aussi, ce qui est moins classique, en début ou en milieu de commentaire. Il montre ainsi la capacité de l'Antiochien à mettre en lumière l'unité et le bon enchaînement du discours paulinien en 2 Co 1,11-12, vu selon le point de vue du lecteur ou de l'auditeur, ou en 2 Co 7,16 – 8,1, objet d'une « décontextualisation », puis d'une « recontextualisation », avec la « récapitulation » comme charnière ; en 2 Co 9,2, c'est le choix de l'argument – le regard des autres, ou l'émulation – qui joue le premier rôle. Presque à chaque fois, l'orateur semble délaissé ce qu'il disait précédemment. Or ici la portée rhétorique est non pas contrariée par un impératif exégétique, mais commandée par lui : le discours de Chrysostome imite son modèle paulinien ou, pour le dire avec les mots de P. Molinié, « ce ne sont pas ses propres arguments, mais ceux de Paul qu'il rassemble » (p. 258). Cet usage « cibliste » de l'exégèse dans un contexte pastoral précis mérite d'être relevé, car il représente aussi une alternative intéressante, et plutôt rare, aux difficultés, d'ordre technique, de l'exégèse synchronique.

Les *Actes des Apôtres* servent d'illustration à « l'analyse du discours au service de la critique textuelle » que mène pour sa part Jenny Read-Heimerdinger. Sorte de « grammaire en profondeur », cette analyse permet ici de prendre au sérieux même des mots qui sembleraient insignifiants, par une fine appréciation de l'emploi des conjonctions de coordination – littéralement mises en images,

p. 269, par des bouts de corde tressée (καί) ou bien nouée (δέ). Elle démontre aussi que, dans une langue, le grec, où l'ordre des mots est assez libre, il y a tout de même un « ordre par défaut », par opposition auquel peut être appliqué un « ordre marqué » : les variantes entre le Vaticanus et le Codex de Bèze sont ainsi mises à profit. Troisième emploi significatif, celui des propositions : pourquoi, pour désigner le destinataire d'un verbe comme « parler à », voit-on aussi bien le datif sans préposition que πρός + accusatif ? En l'occurrence, la préposition semble « souligner la relation entre le locuteur et son auditoire » et être la marque, dans le Codex de Bèze, « d'un narrateur plus proche des événements » (p. 277). Les conclusions (p. 278-279) sont très stimulantes : 1° « Il y a beaucoup moins de variantes imputables à des caprices ou des habitudes de scribes qu'on ne le pensait » ; 2° « Il convient d'étudier les manuscrits d'un livre donné du Nouveau Testament en tant que tels, et non comme une succession de variantes » ; 3° « Il en est de même pour les livres, qu'il faut traiter comme des textes à part entière, et non pas comme des épisodes ou des parties, sans lien entre eux » ; 4° ce type d'analyse « permet de mieux saisir la perspective des auteurs ou des premiers éditeurs, ainsi que le genre d'auditoire qu'ils présupposent » ; 5° outil interdisciplinaire « en lien avec d'autres domaines, l'analyse du discours peut tout à fait contribuer à faire progresser la recherche en vue de la datation relative des textes ».

La quatrième et dernière partie est consacrée aux exégèses médiévales, à travers deux études. La première, sur « le baptême de Jean et la figure de la colombe dans le *Super Iohannem* d'Albert le Grand », est pour Julie Casteigt l'occasion d'une réflexion herméneutique : le « *comme* une colombe » de Jn 1,32 renvoie en effet aux conditions mêmes du témoignage johannique, précisément souligné par le « Docteur universel ». Les premiers éléments étaient déjà chez les Pères de l'Église : voir par exemple Grégoire de Nazianze, *Discours* 39, 16, pour qui la colombe « donne du prix au corps en se montrant 'corporellement' » (Lc 3,22), puisque le corps, lui aussi, est Dieu par la divinisation ». Mais ici, du signe visible au sens sacramentel, et des conditions de l'union hypostatique aux fondements de l'unité du signifiant et du signifié, en particulier dans l'intertexte biblique, les implications paraissent vertigineuses. « L'enjeu de cette question, écrit justement J. Casteigt (p. 294), consiste à se garder, sur le plan théologique, de l'idolâtrie et, sur le plan sémiotique, de la réification du signe ». La solution de l'exégète colonial ? Il vaut mieux dire *les* solutions. Dans son commentaire des *Sentences* de Pierre Lombard, il écrit : « cette colombe fut l'apparence de la colombe, et non l'animal véritable » ; dans le *Super Iohannem*, en revanche, « le caractère réel de l'oiseau est souligné », mais, en tant qu'« espèce », « possède un statut ontologique intermédiaire entre l'étant naturel et l'étant fictif » (p. 298).

« Un apport juif à la controverse chrétienne entre foi et œuvres » : tel est le titre de la seconde étude d'exégèse médiévale, que Édouard Robberechts consacre à la ligature d'Isaac (Gn 22,2). Ambivalente, celle-ci est citée au profit de la foi seule en He 11,17, alors qu'elle permet à Jacques d'insister sur l'importance des

œuvres : « la foi d'Abraham semble effectivement être mise à l'épreuve par l'œuvre qu'il lui est demandé d'accomplir : sacrifier son fils » (p. 303). Or le commentateur juif Gersonide (1288-1344) « fait une remarque philologique de première importance : l'expression utilisée par Dieu lorsqu'il demande à Abraham d'aller sur une des montagnes avec Isaac, est en fait ambiguë. En effet, faire monter Isaac pour un holocauste » pourrait aussi vouloir dire de le faire assister à l'holocauste, c'est-à-dire de l'élever à la prêtrise (p. 305). « C'est ce passage d'une interprétation à l'autre qui constitue l'épreuve d'Abraham [...], et du même coup notre propre épreuve de lecteur. C'est la possibilité d'un pluralisme religieux face à la Transcendance qui devient alors le sens de l'épreuve d'Abraham » (p. 306). « La foi et les œuvres, conclut É. Robberechts, sont dès lors dépendantes de et dépassées par une écoute et une vigilance par rapport à un appel. »

Les propos conclusifs de C.-B. Amphoux, « Déconstruction et reconstructions des livres bibliques », sont loin d'être de pure forme. Il développe d'abord trois exemples : l'*Épître de Jacques*, « déconstruite » par des leçons erronées et par une inopportune division de chapitre ; le livre de *Jérémie* – très opportune ouverture à l'Ancien Testament –, dont le plan défie l'entendement dans le texte massorétique, mais qui prend sens dans le texte de la Septante (en deux parties : chapitres 1-20, inspiration du prophète ; 21-52, réalisation de ses propos) ; c'est à l'époque asmonéenne que le livre aurait été révisé et « déconstruit » pour aboutir au texte massorétique ; enfin les quatre évangiles, dont « les textes alexandrin et byzantin sont des déconstructions » de « la rédaction finale », laquelle aurait été faite à l'initiative d'Ignace d'Antioche. Suit une relecture de la plupart des contributions du colloque, avec des remarques complémentaires. Elle aboutit à ce bilan : « l'exégèse, en se fondant sur les Pères de l'Église antique ou médiévale, atteint seulement des reconstructions des textes bibliques destinées à les adapter à l'usage ecclésial, mais pas les rédactions elles-mêmes, dont on entrevoit, désormais, l'existence et qui restent en partie accessibles par la tradition textuelle. La philologie a, sur ce point, un apport original et décisif, pour éclairer certaines difficultés ou obscurités du texte biblique ». Un bilan que partageront sans doute biblistes, patristiciens et médiévistes – mais est-il besoin de préciser que tous peuvent aussi, ou avant tout, être philologues ?

GUILLAUME BADY
UMR 5189 HISOMA